

FATİH TERİM

L'entraîneur turc est accusé dans les principaux médias de son pays d'être le responsable des dérapages du 16 novembre. Avec lui, le nationalisme imbécile a fait un méchant tackle à la fierté courtoise de l'hospitalité.

Turquie

La rage d'une nation blessée

A force de rejeter la Turquie laïque et progressiste, l'Europe la repousse vers ses nationalistes. Les excès des deux rencontres de football Suisse-Turquie ont été le révélateur de vingt ans de mépris. Une analyse de Michel Beuret.

A Istanbul, l'enquête policière a été foudroyante. Sa conclusion: les exactions dans le «tunnel» sur les footballeurs suisses, à l'issue du match du 16 novembre, ont été le fait de deux mafieux, Ali Kiratli et Yasar Aydın, des amis d'un responsable de l'équipe nationale turque qui les a laissés terroriser les coulisses du sta-

de. Le comble pour la presse turque est que ces deux ultranationalistes étaient connus des services de police pour avoir déjà agressé des joueurs turcs, dont le gardien de Fenerbahce.

Ce soir-là, ils ont maltraité deux cameramen et un journaliste de l'agence turque Dogan News Agency, ainsi qu'un

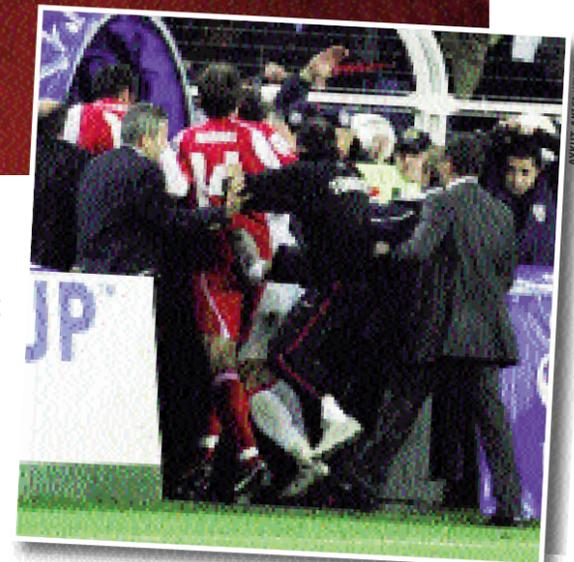
journaliste allemand. Ils ont aussi interdit au cameraman de l'Association turque de football de filmer dans le couloir. Selon les témoins, ces deux usurpateurs, avec la complicité de membres de la sécurité du stade, ont accusé les reporters turcs d'être «des traîtres à leur patrie». Ce groupuscule est le principal responsable des coups et bles-

sures sur nos joueurs. Et c'est aujourd'hui l'amour-propre de toute une nation qui est blessé. Le nationalisme imbécile a fait un croc-en-jambe à la fierté courtoise.

«UN BALLON À LA PLACE DU CERVEAU» Depuis une semaine, les médias turcs ne digèrent pas l'attitude de leur équipe et de leurs

HONTE

Sepp Blatter affirme n'avoir «jamais vu ça» dans le cadre de la FIFA. Amnésie ou déni? Le 12 octobre 2005, un match bien plus sanglant pour le Mondial 2006 opposait la Bosnie-Herzégovine à la Serbie et Monténégro.



supporters. Les mots «honte», «irresponsables», «sanctions» ont fait les gros titres. «Les coupables ont un ballon à la place du cerveau», écrit le commentateur Bekir Coskun de *Hürriyet*, le grand quotidien populaire, qui a exigé la tête de l'entraîneur Fatih Terim. Non seulement pour son échec sportif, mais surtout pour «le climat de haine qu'il a fait régner». Car les Turcs s'enorgueillissent de l'accueil chaleureux qu'ils offrent de coutume à leurs visiteurs. «Ce qui s'est passé n'a rien à voir avec la tradition d'hospitalité de notre pays», estime Ali Sirmen, l'éditorialiste de *Cumhuriyet*. Avec un peu de retard, les chaînes de télévision Kanal D et CNN Türk ont aussi montré au ralenti le croche-pied d'un coach de l'équipe turque sur le joueur suisse Behrami, expliquant le coup que lui décoche ensuite Benjamin Huggel. Le journal *Vatan* commente: «Les Suisses ont joué fort, mais toujours dans les règles.» Fatih Uraz, explique dans *Zaman*, le quotidien islamo-libéral haut de gamme: «C'est un espoir pour le sport turc, car pour une fois, tout le monde s'accorde à punir les coupables. Une nouvelle page se tourne.»

Tant il est vrai que le hooliganisme turc est une plaie. Les fédérations de football, de basket et de bien d'autres sports sont coutumières des jets d'objets, d'insultes et de rixes à la sortie des stades. A l'échelle internationale, la violence des supporters turcs est tristement réputée, notamment ceux de Galatasaray. Mais les stades italiens de Lazio, AC Milan, Juventus, le PSG de Paris ou encore le championnat britannique connaissent les mêmes problèmes.

Or cette violence, l'Europe s'est complue à croire et à faire croire qu'elle serait propre aux Turcs. En Suisse, où le patriotisme s'est enflammé avec les victoires de l'équipe, les dérapages politiques ont fusé. «Ces gens-là ont montré leur vrai visage!», «ils n'ont rien à faire en Europe!», «ce sont des sauvages!», a-t-on entendu. Et dans la curée générale pour bien villipender le Turc, tout le monde s'accordait soudain pour que le fanatisme de quelques milliers de supporters, le nationalisme halluciné d'un entraîneur mégalomane et un accueil déplorable, deviennent un étalon

de mesure de l'euro-compatibilité. La Fédération internationale de football association (FIFA) a promis des sanctions. Son président, Sepp Blatter, a même déclaré qu'en trente ans il n'a jamais vu ça. Vraiment?

Le 12 octobre 2005, un autre match sanglant pour la Coupe du monde opposait la Serbie et Monténégro à la Bosnie-Herzégovine. Ce jour-là, mille supporters bosniaques ont été molestés au Stade Etoile Rouge de Belgrade, attendus par 50 000 Serbes ivres de haine. La sécurité complice les avait laissés entrer avec des armes. La curée a commencé avant le match, s'est poursuivie pendant et après le match, la police laissant les Serbes accéder aux tribunes adverses. Bilan: vingt blessés graves (yeux crevés, doigts coupés, oreilles arrachées) et une centaine de blessés dits «légers». Au cours de la rencontre (une moisson de cartons jaunes et rouges), les supporters serbes ont déroulé d'immenses banderoles, sur lesquelles il était inscrit: «Couteaux, câbles, Srebrenica.» Les victimes bosniaque de Srebrenica en juillet 1995 avaient les mains liées au câble et ont le plus souvent été égorgées. Traduction du slogan: nous n'avons pas fini notre travail à Srebrenica.

La sanction de la FIFA a été discrète: 35 000 francs d'amende pour la Fédération serbe, 40 000 francs à celle de Bosnie-Herzégovine. Et hop, on tire un trait. Ah! On allait oublier: obligation faite aux Serbes de jouer leur prochain match à huis clos.

UN ADDITION SALÉE A Istanbul, aucun des 600 supporters suisses n'a été blessé, mais nul doute que l'addition de la Fédération turque de football sera plus salée qu'à Belgrade. Si les Turcs admettent en grande majorité la culpabilité de leur équipe et de leurs supporters, ils appréhendent le deux poids et deux mesures. Ils ont l'habitude.

Ce rejet répété de leur pays, dont ils sont si fiers, nourrit aujourd'hui le nationalisme turc. C'est ce nationalisme conjugué à la frustration qui s'exprime dans les gradins et fourche parfois la langue de certains élus. Car le nationalisme se nourrit de l'humiliation.



MUSTAFA KEMAL ATATÜRK Père de la nation et de la fierté turques.

Et les humiliations, vues de Turquie, s'accroissent depuis 1987, année de la première demande d'adhésion à l'Europe. Depuis lors, l'Union européenne la fait languir malgré les immenses progrès et efforts consentis; en revanche, Bruxelles semble moins regardant envers la Bulgarie et la Roumanie qui intégreront l'UE en 2007; l'humiliation, ce sont des préjugés sur l'islam et l'amalgame fréquent avec les Arabes; être Turc, c'est aussi incarner un préjugé jusque dans les expressions populaires, comme en allemand où le qualificatif «getürkt» est devenu synonyme de «trompé»; c'est l'expression française «tête de Turc», objet de raillerie qui renvoie au dynamomètre, dans les foires, sur lequel on s'amuse à taper; l'humiliation, ce sont les innombrables vexations des voyageurs turcs aux frontières occidentales.

COMPRENDRE PAR L'HISTOIRE «Les tracasseries des douaniers turcs à l'aéroport envers l'équipe suisse, c'est ce que l'équipe de Turquie vit habituellement dans ses déplacements à l'extérieur», rappelle ce journaliste de *Hürriyet*. L'humiliation, ce fut une campagne raciste antiturque dans les tabloïds suisses pendant plus d'une semaine. L'humiliation suprême enfin, c'est l'hymne national turc sifflé et hué au Stade de Suisse le 12 novembre.

Les Suisses n'en ont eu cure, parlant du principe que chez nous, tout le monde se fiche de l'hymne helvétique. Mais pour les Turcs, ce chant est le ciment de l'équilibre national. Un bref rappel historique.



MODERNE La Turquie fondée en 1923 abolit l'alphabet arabe et rejette le califat au profit d'une République laïque et progressiste. Les femmes obtiennent le droit de vote en 1934.

Au lendemain de la Première Guerre mondiale, la Turquie doit continuer à se battre jusqu'en 1922 pour survivre à l'Empire ottoman démantelé. La naissance de la Cumhuriyet (République), en 1923, est donc à la fois la conséquence d'une défaite (celle de l'ancien régime en 1918) et d'une victoire, celle de la Turquie moderne et laïque qui a réussi à maintenir ses frontières actuelles. Sitôt au pouvoir, Mustafa Kemal Atatürk, père de la nation, se tourne résolument vers l'Occident, expulse le califat et remplace l'alphabet arabe par les caractères latins. En 1934, la Turquie donne le droit de vote aux femmes (les Suissesses l'ont obtenu en 1972).

Membre de l'OTAN, depuis la guerre froide, alliée des Etats-Unis et d'Israël, la Turquie moderne occupe cette position stratégique à cheval entre l'Orient et l'Occident, entre la chrétienté et le monde arabo-musulman, entre la Méditerranée, les Balkans, la mer Noire et le Caucase. Le pays lui-même rassemble des dizaines d'ethnies et de religions qui cohabitent autour du contrat social, héritage d'Atatürk: la République laïque, une et indivisible. Seulement voilà, depuis 80 ans le

kémalisme semble être l'horizon politique indépassable des partis turcs.

C'est pour sauvegarder son unité, justement, que la Turquie n'a pas donné l'indépendance aux Kurdes, qu'elle reste intransigeante sur le port du voile, qu'elle s'accroche à Chypre et que le dossier du génocide arménien est si douloureux à aborder; même cette page d'histoire fait débat désormais. La Turquie républicaine est aussi la survivance d'un melting-pot ethnique et d'un empire qui a rayonné sur le monde, et les Turcs en sont fiers.

VEXATIONS POLITIQUES RÉPÉTÉES Mais les pressions extérieures aujourd'hui et les vexations politiques répétées, conjuguées à l'absence d'horizon politique, aux séquelles de la terrible crise des pays émergents et des problèmes sociaux qui en découlent, poussent une partie des Turcs à se replier sur eux-mêmes, en se réfugiant dans la religion ou l'ultranationalisme. Par fierté, par dégoût, par désespoir. Selon un sondage, en 2005, 44% des Turcs sont encore prêts à quitter leur pays s'il adhérerait à l'UE. Mais ils sont toujours plus nombreux aussi à claquer la porte. Elle ne veut pas nous? Nous

Ali Kiratli et Yasar Aydin: les deux mafieux proches des nationalistes europhobes ont terrorisé l'équipe suisse en coulisses. Et atteint leur but: la Turquie s'éloigne de l'UE.



ne voulons plus d'elle. Déçus, les Turcs se tournent vers l'Asie centrale, un bassin de population qui représente 200 millions d'habitants parlant une langue arabe.

Même changement d'attitude envers Washington. En 2003, les Américains, marchant sur Bagdad, ont voulu traiter leurs alliés turcs en valets, exigeant de traverser leur territoire. Les Turcs ont dit non. En 2005, le roman de politique-fiction *Tempête de Métal*, du jeune Stambouliote Burak Turna, bat tous les records de vente. Le thème? L'invasion de la Turquie par les forces américaines en 2007, une opération orchestrée par les lobbies juif, arménien et grec en réponse à une intrusion de l'armée turque en Irak pour défendre la population turkmène.

L'europhobie, l'antiaméricanisme et l'émergence de l'antisémitisme sont des symptômes. L'espoir démesuré d'une qualification à la Coupe du monde 2006 en est un autre. A force d'être rejetée et maltraitée, la Turquie s'enferme dans le nationalisme et un sentiment paranoïaque, entretenu par les médias et les politiques, mais qui n'est pas toujours infondé. «Nos commentateurs, qui ont laissé entendre que les dés étaient pipés dans le match contre la Suisse, écrit l'éditorialiste de *Hürriyet*, Altan Tanrikulu, ont nourri 70 millions de paranoïaques.» Dans le contexte, il y avait de quoi s'interroger en effet. La politique inédite de billetterie de l'Association suisse de football (ASF), pour le match aller au Stade de Suisse, dressait d'innombrables obstacles aux supporters turcs. Peter Gilliéron, secrétaire général de l'ASF, n'en a même pas fait mystère. Dans une interview à *l'Impartial*, il a déclaré: «La communauté turque étant très forte en Suisse, il y avait un risque que les Helvètes soient en minorité.»

Au lendemain du match, le ministre turc des Sports, Mehmet Ali Sahin, a ainsi commenté la réaction du président de la FIFA, «Le Suisse Sepp Blatter», par ces mots: «Les propos de Sepp Blatter sont ceux d'un supporter de l'équipe suisse.» Il s'est ravisé depuis en accusant lundi la Fédération turque de football de ne pas avoir pris ses responsabilités et exige la démission des responsables sur l'argument: «Aucun succès n'est plus important que le prestige de la Turquie et sa respectabilité.» Le football a démontré une fois encore que, loin d'être ce bel exutoire au nationalisme et aux frustrations sociales, il est aussi une formidable caisse de résonnance du chauvinisme imbécile. |

Metal Firtina (Tempête de Métal). De Burak Turna. Timas Yayinlari, 304 p.



«Aucun succès n'est plus important que le prestige de la Turquie et sa respectabilité. Aucun citoyen turc n'a le droit de comparer notre pays de paradis à l'enfer.»

Mehmet Ali Sahin, ministre des Sports de la République de Turquie